

Georges-Albert Aurier
(1865-1892)

Poèmes

L'ORGIE

Abusons ! abusons ! Enfants, apportez-nous
Les vases ciselés, et le lierre et les roses...
L'important, c'est que les noirs pleurs des nuits moroses
Soient séchés, Fellatrix, au feu de tes genoux...

– Marcellus, ton nez a l'incarnat des tomates,
Et ton ventre est une outre, et ton front l'arc-en-ciel...
– Esclaves, mélangez le falerne et le miel
Et baignez nos cheveux de fleurs et d'aromates.

Dites que les joueurs de flûte et de tambour
Eparpillent dans l'air des oiseaux de luxure...
– Tu connaîtras, Laïs, les cuisantes morsures
De nos baisers, et les sanglots du rouge amour...

L'ŒIL BLEU

Ah! regarde! Déjà, des taches purpurines
Ont maculé la neige et le marbre divin
De ton dos nu... Est-ce du sang, est-ce du vin?
Tu pleures?... A qui sont ces ongles qui burinent

Sur ton front lilial de rouges madrigaux?
Que n'as-tu les sept bouches du Monstre de Lerne?...
Pourquoi ne veux-tu point baigner dans le falerne
Ton sexe las et tes éternels prurigos?...

Bien travaillé! Mais c'est assez, ma belle pieuvre!
– Esclaves, remplissez ces coupes et ces pots...
Cette nuit, je boirais et le Tibre et le Pô!...
– Quand aurons-nous le temps d'écrire des chefs-d'œuvre?

A UNE FEMME PÂLE

Rondeau

Je te ferai des vers très abracadabrants, femelle étrange,
Etoile de ma nuit, Saphir très lumineux, Or dans la fange,
Masque marmoréen aux tristes matités, profils neigeux
Où brillent des yeux bruns qu'emplissent des pensers très nuageux
Si tu veux m'accorder un de tes souris blonds en échange!

Si tu veux, ô cœur sec qu'un désir infernal torture et mange,
Beau Lys empoisonné, Corps digne du ciseau de Michel-Ange,
Me laisser te voler des baisers, pour payer ces dives jeux,
Je te ferai des vers très abracadabrants!

O toi dont la beauté fait peur, Nectar doré que Dieu range,
Pour ne point nous tenter, au plus noir coin du ciel (sa vaste grange).
O Femme! si tu veux (m'ouvrant ton lit) quitter l'air outrageux
Et me laisser baiser tous les coins de ton corps callipygeux,
Oh! si tu veux cela! si tu le veux, mon cœur, m'amour, mon Ange!
Je te ferai des vers très abracadabrants!

(Le Décadent littéraire et artistique, n° 4, 1^{er} mai 1886.)

APPARENCE surgie au fond du crépuscule,
Pâle ange fantômal si proche, et qui recule
Sitôt que notre geste enamouré se tend,
Spectre fugace et gris, qu'on ne voit ni n'entend,
Vapeur du marécage, écume de la grève,
Ailes pâles d'un songe, âme entrevue en rêve,
Halo d'astre, sylphide, elfe, lointain parfum
Comme d'un bouquet mort ou d'un baiser défunt,
Etoile du brouillard qui s'éteint et s'allume,
Blanche amante sans chair, Madone dans la brume,
C'est vers toi que l'on marche, en ce soir morne et froid,
Plein de peur et d'espoir, plein d'amour et d'effroi.

Novembre 1891.



Manufacture d'Aérostats de Vaugirard

H. LACHAMBRE

CONSTRUCTEUR

24, PASSAGE DES FAVORITES, 24. PARIS

CONSTRUCTION D'AÉROSTATS

Ascensions scientifiques. Parcs aérostatiques, Ballons captifs

Ballons militaires

Ballons grotesques perfectionnés de toutes formes pour fêtes publiques

3 médailles d'or, 2 de bronze. Exposition universelle de 1889, médaille d'argent

Envoi du catalogue illustré sur demande affranchie



LE CŒUR CRISTALLISÉ

Les orgues, les plains-chants, les gongs et les tambours
Jamais n'ont fait saigner les pierres des ogives...
Dans les magiques flots des sources de Salzbourg,
Plongerai-je mon Cœur plein de blessures vives?...

Je l'ai plongé, mon pauvre Cœur, d'un poing brutal,
Mon Cœur d'où ruisselait des paroles sanglantes!...
Et voici qu'il n'est plus qu'un dur bloc de cristal
Dont s'illuminent les facettes rutilantes!...

Les orgues, les plains-chants ni le deuil des tambours
N'ont jamais fait pleurer les pierres des ogives...
Je l'ai plongé, mon Cœur, plein de blessures vives,
Dans les magiques flots des sources de Salzbourg...

Et, depuis lors, je foule, au milieu des batailles,
Des cœurs amis saignant aux lances des vainqueurs,
Joyeux d'avoir un Cœur que nul glaive n'entaille,
D'avoir un Cœur qui brille et qui n'est plus un Cœur!...

6 juin 1890.

LE SUBTIL EMPEREUR

En l'or constellé des barbares dalmatiques,
La peau fardée et les cheveux teints d'incarnat,
Je trône, contempteur des nudités attiques,
Dans la peau royale où mon rêve s'incarna...

Je regarde en raillant agoniser l'empire
Dans les rires du cirque et les cris des jockeys,
Et cet écroulement formidable m'inspire
Des vers subtils, fleuris de vocables coquets!...

Je suis le Basileus dilettante et farouche!
Ma cathèdre est d'or pur sous un dais de tabis...
Quand je parle, on dirait qu'il tombe de ma bouche
Des anges, des saphirs, des fleurs et des rubis...

Mars 1890.

LE VOYAGE QUI NE FINIRA PAS

Voici donc qu'ont brillé les lanternes des phares
Dans la livide nuit où mouraient les galères,
Et qu'oubliant ses pleurs et ses blêmes colères
L'équipage s'exalte en hilares fanfares!...

C'est la fin du voyage et des périls moroses,
Et l'immense bonheur du tardif arrivage!...
Sans doute des mouchoirs s'agitent au rivage!...
Ils reverront, enfin, des robes et des roses!...

Et l'aube a coloré la lointaine jetée
Où la mer monotone et méchante se brise...
Mais, hélas! nul mouchoir ne flottait dans la brise...
Et sur les quais hurlait une foule emportée

Qui lançait des cailloux vers leurs néfastes voiles!...
– Oh! les rêves, parmi les roses et les femmes!...
Faudra-t-il donc encor se courber sur les rames
Et supplier des mains les propices étoiles?...

– Les matelots navrés ont cessé leurs fanfares,
Et, pour fuir le rivage aux sanglantes colères,
Déjà, sous le ciel d'or, s'éloignent les galères
Vers l'illusoire rive où brillent d'autres phares...

6 novembre 1890.

POUR S'EN ALLER

Car que fus-je, sinon, en ta vie, un passage,
Et que fus-tu, sinon, en ma vie, un passage
Des drames du Guignol où vont les enfants sages?

N'avons-nous pas assez rossé le commissaire?
Oh! laisse donc un peu dormir le commissaire
Et mon cœur pantelant que tes ongles lacèrent...

Assez longtemps, je fus Monsieur Polichinelle,
Et toi, tu fus trop Madame Polichinelle
Dans les portants de ces décors de Tour de Nesles...

Crois-moi : c'est assez vivre entre ces murs de toiles...
Ah! saluons le bon public! Baissons la toile!
Au dehors, le vrai ciel est scintillant d'étoiles.

Chère mignonne, allons-nous-en : c'est plus pratique.
Laissons-là le bâton, la bosse et la pratique,
Et, sans retard, quittons le métier dramatique.

Le farce en cent tableaux, que nous avons jouée,
N'est-elle pas (il est minuit!) assez jouée?
Reprends ton chapeau blanc et ta mine enjouée!

Au plus vite, quittons ce stupide théâtre,
Embrassons-nous encor aux portes du théâtre,
Puis courons dormir, seuls, chacun près de son âtre,

Car que fus-je, sinon, en ta vie, un passage,
Et que fus-tu, sinon, en ma vie, un passage
Des drames du Guignol où vont les enfants sages?...



Georges-Albert Aurier

A *une femme pâle* excepté, les poèmes d'Albert Aurier que nous publions aujourd'hui figurent parmi les cinquante-et-un poèmes réunis, avec de nombreux autres textes, par Remy de Gourmont, quelques mois après la mort prématurée du poète, dans un volume d'*Œuvres posthumes*, paru aux Editions du Mercure de France en 1893, à 259 exemplaires¹.

Originaire de Châteauroux, Aurier est arrivé à Paris à la fin de l'année 1883 afin d'y « faire son Droit », mais il s'accommode mal de cette corvée que lui impose sa mère, et lui préfère la fréquentation des milieux littéraires. Sa carrière – qui fut brève – commence, autant que nous sachions, avec sa participation au *Faucon noir*, éphémère feuille littéraire de la Rive gauche, dont le premier numéro paraît le dimanche 19 avril 1885.

En 1886, Aurier entame une collaboration très suivie au *Décadent littéraire et artistique*, un autre hebdomadaire, fondé par Anatole Baju et Maurice du Plessys le

10 avril 1886. C'est au sein de cette revue, sous son nom et sous divers pseudonymes, qu'Albert Aurier affine son écriture poétique et exerce à partir de 1888 son talent de critique d'art. Aurier sera d'ailleurs, un peu plus tard, le premier à consacrer un article à Van Gogh, jusqu'alors parfaitement inconnu, dans le premier numéro du *Mercure de France* (daté du 1^{er} janvier 1890), dont il fut, rappelons-le au passage, l'un des fondateurs.

Quelques mois avant la fondation du *Mercure de France*, Aurier s'était une nouvelle fois impliqué dans la création d'une autre revue littéraire : *Le Moderniste illustré*, dont il fut l'actif rédacteur en chef. Albert Aurier indique dans son *Boniment initial* la ligne de la publication, qui est tout aussi bien l'esthétique qu'il défend en 1889 :

« Car je veux être, car je serai le représentant consciencieux, et incontestablement très utile, de toutes les Inutilités Vitales.

[...] *Les Inutilités Vitales, bon public, c'est tout ce qui différencie ou devrait différencier ton existence de celle des singes anthropomorphes, c'est l'Art, c'est la Poésie, ce sont les indispensables superflus, les luxes vains, les bijouteries du corps et de l'âme, les subtiles élégances, les émaux miroitants des absurdes fantaisies, les modes inutiles, les délicates mondanités, toutes les futiles et savantes parisienneries, toutes les illusoire promenades dans la lune!* » (n° 1, 6 avril 1889).

Mais *Le Moderniste illustré* – officiellement un peu trop illustré par des femmes un peu trop dévêtues au goût du Parquet –, est inquiété par la justice². Et après vingt-trois numéros, l'hebdomadaire cesse de paraître le 28 septembre 1889.

Aurier poursuivra jusqu'à sa mort ses publications d'articles de propagande en faveur des maîtres de la peinture contemporaine et il publiera en outre, en mars 1891, chez Savine, un roman : *Vieux*. Georges-Albert Aurier meurt brusquement en octobre 1892, à Paris, après avoir contracté une fièvre typhoïde. Il avait 27 ans.

N. L.

1. C'est le texte de cette édition posthume que nous avons suivi ici.

2. Adolphe Retté évoque pour sa part dans *Le Symbolisme* (Messein, Paris, 1903, p. 60-61) un règlement de compte littéraire orchestré par le romancier et magistrat Jules Quesnay de Beaurepaire.